

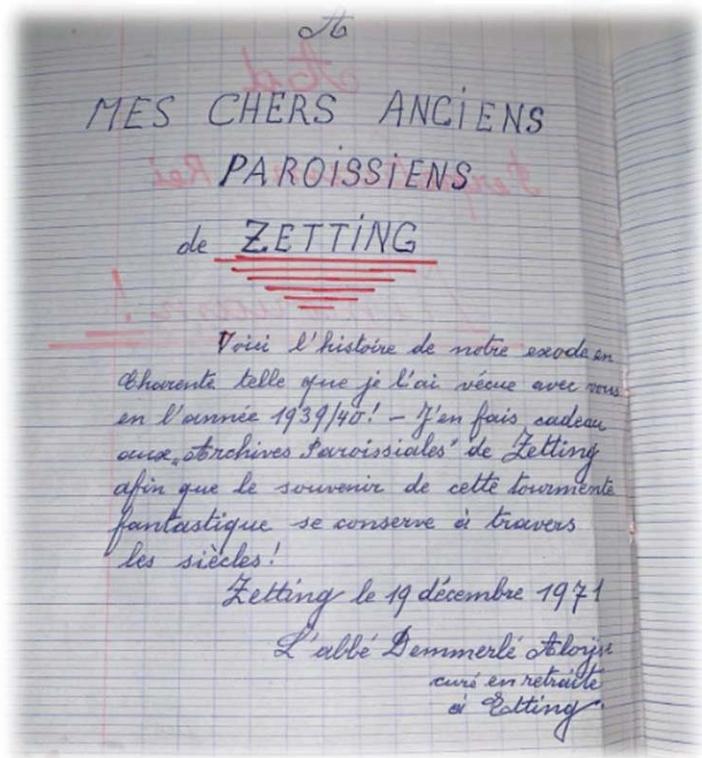
L'Exode en Charente

Mémoire de l'abbé
Demmerlé
Curé de Zetting en
1939



Table des matières

.....	2
L'entrée en matière !.....	2
Première crise.....	3
Deuxième crise.....	4
Troisième crise.....	4
L'évacuation.....	5
Adieu Zetting.....	6
De Zetting à Sarrunion !.....	6
Sarrunion.....	8
Le lendemain !.....	9
Fénétrange.....	9
Moussey (Bataville).....	11
Départ de Moussey.....	12
Bar-le-Duc.....	13
Vitry-le-François.....	13
Autour de Paris.....	14
Tragi-Comique.....	15
Angoulême.....	15
Chasseneuil.....	16
Le samedi matin.....	17
Les Pins (Saint-Mary).....	19
La cause de cette pagaie.....	20
Une expérience émotionnelle.....	20
La Charente telle que nous l'avons aperçu.....	21
Déridons-nous !.....	22
Et encore ... du Cocasse !.....	23
Charente-Maritime !.....	24
La Jarrie d'Aunis.....	24
La vie des Réfugiés.....	25
Le retour à Zetting !!.....	26
Le contrôle d'identité.....	26
Nancy et Metz.....	27
Enfin ... Sarreguemines !.....	27
Enfin Zetting ... Zetting.....	28
Un trait amusant.....	29
Qu'avons-nous trouvé ?.....	29
Et l'église ?.....	29
La première messe à Zetting !.....	30



L'entrée en matière !

On connaît l'issue de la guerre 1914-18, l'élaboration, sans les Allemands, des conditions de paix du soi-disant traité de Versailles que les Allemands ont toujours appelé « Das Versailler Diktat ! ».

On connaît aussi les multiples critiques et avertissements à propos du fameux « Corridor de Dantzig ».

La famine d'après la guerre chez les Allemands, la faillite de leur monnaie et surtout leur affreux chômage des années 1928-1934 les poussèrent à élever sur le pavois le sinistre est tyrannique tribun et dictateur « Hitler ». À peine au pouvoir il retira son pays des Nations Unies, installa l'économie fermée c'est-à-dire il fixa la valeur de la monnaie allemande sans s'occuper de parité avec d'autres monnaies, il procura du travail à tout le monde, décréta le service militaire obligatoire pour tous et se forgea une armée militaire très puissante et ultra moderne. Les Français, pendant ce temps-là, s'amusaient à faire grève et à faire naître le « Front Populaire ».

Un beau jour vint l'idée à Hitler d'unir tous les Allemands des pays limitrophes en une seule nation. Son dévolu tomba d'abord sur le Tchécoslovaquie. Il entreprit la délivrance des Allemands Sudètes en Tchécoslovaquie. D'où la première des trois crises précédant la guerre 1939-45.

Première crise.

En 1938, l'armée allemande était prête ! Fin septembre 1938, Hitler présenta au Reichstag des réfugiés Sudètes. Ils avaient l'air souffrants, affamés, avec habits déchirés, l'air de pourchassés aux abois ! Hitler tonna, menaça et requisa la désannexion des Sudètes de la République Tchécoslovaque. Or, leur région était justement celle des fortifications selon le modèle de la ligne Maginot. D'où une fin de non-recevoir évidente de la part de la Tchécoslovaquie alliée à la France et à l'Angleterre. Or les alliés n'étaient point du tout prêts pour la guerre, qui répugnait à leurs peuples. Hitler se mit sur le pied de guerre.

On convient d'une « Conférence de Paix à Munich ». Bientôt les Etats Majors alliés se réunissaient, le « Conseil de guerre » fut convoqué, les frontaliers (troupe de jeunes réservistes) mobilisés. La mobilisation générale décrétée ; les régiments arrivaient de l'intérieur vers la frontière. Zetting hébergeait les soldats du R. I. 171 de Remiremont de même les autres localités. Le commerce était paralysé, les Caisses d'Epargne et les banques fermées, les pharmacies sous contrôle militaire, la population consternée est glacée d'effroi ; une sinistre solitude planait sur la campagne ; par-ci par-là volait un corbeau ou passaient quelques soldats. A Zetting, les gens envahissaient l'église, surtout le matin à la messe et l'après-midi à l'Heure Sainte, priant et suppliant instamment Dieu de nous sauvegarder la paix. L'ordre était arrivé de nous tenir prêts pour l'évacuation. Chaque famille faisait son ballot. Jour et nuit on veillait devant les radios pour avoir des nouvelles de la « Conférence de Munich ». La France n'était pas prête pour la guerre. Que de véhicules motorisés en panne, certaines formations d'artillerie sans munitions, que de défaillance dans la mobilisation !

On a raconté après coup la plaisante histoire de Jacquot de Petite-Rosselle qui, convoqué pour l'Artillerie lourde, prétextant ne pas comprendre le français, s'en est allé vers la ville de Lourdes (en pèlerinage) et a réussi à se rendre au Midi de la France où l'ordre de démobilisation a arrêté son pèlerinage ! Se non è vero è ben trovato !! (Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé).

Après minuit (du 27 septembre je crois), la radio annonça l'arrangement de Munich. Quel soulagement ! Hitler avait gain de cause sur toute la ligne ! Les bonnes âmes rendaient des actions de grâce au Bon Dieu d'avoir vaincu la méchanceté des hommes ! Tout le monde sortait de l'affreux cauchemar. Les soldats furent vite démobilisés et très vite tout rentra dans l'ordre et dans le travail quotidien ! Hélas... Bientôt...

Deuxième crise.

Au mois d'avril 1939, Hitler avait de nouvelles exigences et la crise politique rebondit de plus belle. Tout le monde tremblait. Journaux et radios diffusaient d'angoissantes informations des négociations en cours. Le spectre de la guerre réapparut à l'horizon. Cependant, la mobilisation se fit attendre. Hitler triompha derechef ! Les alliés ne voulaient pas la guerre.

Troisième crise.

Dans la dernière dizaine du mois d'août 1939, l'horizon politique s'obscurcit de nouveau. Hitler harcela la Pologne à propos du fameux « Couloir de Dantzig » créé par l'incommensurable bêtise des faiseurs de paix de Versailles en 1919.

Les jours du 20 au 31 août étaient des jours d'angoisse. C'était la troisième crise sérieuse en moins d'un an. Chacun se disait en tremblant « Diesmal rappelt's ! ». « Ceux là-haut ne feront pas éternellement la comédie ! »

Ces jours de « dies irae » étaient aussi effroyables que les sombres jours de septembre 1938 : Rappel des « Frontaliers », mobilisation générale, arrêt de toute activité, spectre de l'évacuation, arrivée des troupes, supplications angoissantes. Enfin, l'arrivée à la mairie d'une lettre cachetée qui ne devait être ouverte qu'en cas de guerre.

La population fut avertie de faire le ballot et de se tenir prête pour l'évacuation en Charente... Charente... Une contrée lointaine qui nous était complètement inconnue. Comme remède à la consternation générale on fit circuler le slogan : « Calmez-vous, la mobilisation n'est pas la guerre ! Il y a encore de l'espoir ! »

Le village était rempli de soldats et de matériel de guerre, tous arrivés la nuit. Les avenues du village étaient gardées par des sentinelles couchées derrière leur mitrailleuse.

Nos chers vitraux de l'église et nos chers malade semblaient oubliés. Seuls leur famille et le curé s'en souciaient. Enfin, les derniers jours, arriva l'ordre à la mairie de protéger les vitraux avec des sacs de sable. Qu'on se le figure : cela aurait été en temps normal un travail pour 15 jours. Plusieurs échafaudages de 14 mètres de hauteur ; alors qu'on n'avait ni hommes valides, ni bois, ni sacs, ni sable, ni camions. Aussi, rien ne fut fait. Pour les malades, on parlait de train spécial, de péniche, etc...

Veines paroles ! À Sarralbe le canal était déjà vidé dans la Sarre pour l'inondation, et les trains ne circulaient plus régulièrement.

Entre-temps, chacun emballait le nécessaire pour l'évacuation. Pour voyager, on serait chargé comme des baudets ; arrivé en Charente on manquerait de tout. La mairie distribua une carte d'identité aux vieilles personnes, qui, ne sachant pas parler le français, devaient la porter suspendue à leur cou. Cette précaution devait s'avérer

excellente dans la suite. Par surcroît de tendre sollicitude l'administration distribua à chaque famille un masque contre les gaz : un seul ! Ce qui provoqua la sarcastique remarquable : « Consolez-vous, citoyens, en cas de gaz votre lignée survivra ! »

À la paroisse, on priait instamment et continuellement. Jamais il n'y eu autant de personnes à la messe le matin et à l'Heure Sainte l'après-midi. On voulait forcer le ciel. Hélas ! Hélas ! Les énormes crimes de l'humanité criaient plus fort que nos prières. Les coupables et les innocents devaient expier : les hommes au front, les femmes, les enfants et les vieillards dans l'exil.

L'évacuation.

Le 1^{er} septembre 1939, premier vendredi du mois, messe solennelle avec exposition du Saint-Sacrement, nombreuses communions et supplications ardentes pour la paix. Au village tous les habitants allaient et venaient désœuvrés, désordonnés, désorientés, continuellement à l'écoute des radios. Le temps était beau, les champs désertés. Le Wiesviller Berg gisait solitaire.

On sentait l'orage de la guerre sinistrement planer sur le monde. L'Heure Sainte pour la paix allait commencer à 15h. Le premier coup de clochette était sonné ! Je regarde par la fenêtre et que vois-je sur le Wiesviller Berg ? Deux gendarmes avec leurs vélos montant de Sarreinsming à Wiesviller. Mon dieu ! Sont-ce des messagers de la guerre ?? À 15h précises commence l'Heure Sainte avec exposition solennelle et assistance de toute la paroisse. Si l'annonce du malheur doit venir, qu'elle nous trouve devant le tabernacle. Après divers chants et exhortations pieuses nous récitons le chapelet médité. À la troisième dizaine entre un homme (c'était Klam's Seppel).

Il traverse l'allée de l'église et s'en vient tout droit de chez moi à l'autel me disant à demi voix : Monsieur le curé, les gendarmes sont là, le village doit être évacué ! Congédiez immédiatement les gens ! Toutes les têtes se sont levées pour savoir ce que l'homme m'a dit. Je domine mon émotion, nous finissons la dizaine, puis j'entonne le Tantum ergo. Et après la bénédiction (quand le Saint-Sacrement est rentré au tabernacle) je me tourne vers les gens et, les larmes aux yeux, je leur dis « Geht jetzt in Gottes Namen ! »

Tous ont compris ! Et pleurant, sanglotant, les yeux hagards, ils se précipitent hors de l'église. Au même moment arrive à l'intérieur de l'église la police du village (Mr Nicolas Thiel, le père de la blinde Louise) sonnante avec sa clochette et annonçant officiellement : « Das Dorf Zetting wird sofort geräusst. Die Bürger sollen für drei Tage Verpflegung mitnehmen. Marschrichtung Sarrunion ! »

Adieu Zetting.

Les servants de messe avaient jeté leurs habits de chœur et je me trouvais seul à l'église. Ma première pensée : le tabernacle avec les Saintes espèces. Le ciboire contenait 200 hosties consacrés. J'allai au presbytère chercher un verre d'eau et retournai à l'autel pour consommer ces hosties consacrées ; c'était un cas de force majeure qui passait toutes les prescriptions ordinaires. Les ablutions achevées, j'éteignis la lampe du sanctuaire, ouvris les portes du tabernacle et du coffre-fort (pour qu'on ne le forçât pas), je pris en poche l'ampoule avec l'huile des malades pour l'extrême-onction et emportai les vases sacrés au presbytère et les emballai dans une caisse spéciale très solide à côté de la caisse des archives. Mes deux sœurs et ma nièce étaient déjà prêtes à monter sur la voiture de la famille Thiel Louis (qui avait la bonté de les accueillir). Tandis que moi, curé, j'étais invité par le maire, Monsieur Joseph Meyer, à partir après les autres habitants avec lui et l'instituteur Monsieur Scherrer Michel promu chauffeur pour la circonstance. Je descendis au village pour voir ce qui se passait. 20 minutes après la sortie de l'église, les premières voitures démarraient déjà, et d'autres suivaient sans interruption si bien qu'à cinq heures tous les habitants étaient partis à l'exception des quelques conducteurs du gros bétail qui devaient nous suivre le lendemain. Quel Éden pour les gorges assoiffées. Aussi le soir, certains des conducteurs gisaient ivres morts dans les caves des aubergistes et des épiciers. Plus tard Monsieur l'abbé Huppert, curé de Dieding, se plaisait à raconter le trait suivant : Stationné au bord de la route et fatigué d'attendre l'auto qui ne venait pas, il rentra au presbytère. Il y entend le bruit de caisse dérangées et le cliquetis de bouteilles. Il descend quelques marches et que voit-il ? Deux de ses honnêtes paroissiens qui, bouteilles en main, viennent à sa rencontre disant : « Ei Herr Paschtor, mir hann gemänt Ihr wäre schon fort ! »

Les malades - On ne sait trop qui avait répandu le bruit que les malades seraient transportés à part - par train - mais les trains ne marchaient plus - par péniche - mais le canal était déjà vidé à Sarralbe – enfin, et par ordre du maire, par camions. - Assistés de leurs familles, les malades assis ou couchés, attendaient devant leurs maisons les camions, qui se faisaient longtemps attendre. Il n'y en avait que deux. Pour ma part, de retour au presbytère, un camion prit les archives de la mairie et de la paroisse de Zetting ainsi que la caisse des vases sacrés.

De Zetting à Sarrunion !

Calmes et solitaires l'église, le cimetière et ses environs ! Vide le presbytère et vides toutes les maisons : des murs sans âme ! Même les chiens, les chats et les vaches beuglantes sentaient l'inhabituel état des choses. Seules les poules picoraient insouciantes dans les rues inanimées. Monté au presbytère pour manger et me charger d'une nouvelle couverture et encore d'une paire de chaussures, (je portais déjà deux douillettes et une couverture et deux gros paquets) je jetais un regard sur la vallée de la Sarre. Un spectacle triste et inoubliable s'offrait à mes yeux ! Un cortège vraiment

funèbre s'étendait (nous l'avons appris plus tard) de Neunkirch jusqu'aux abords de Keskastel. C'était une file ininterrompue de voitures, de bêtes de trait chargées de vieillards, de femmes et d'enfants ; des voiturottes à main, des pousse-pousse, des motos, des vélos, de très rares autos, des piétons... Des soldats rangés devant leurs casemates avaient les larmes aux yeux en voyant ce triste défilé ! Tous les évacués se sentaient déracinés et livrés à vie et à mort à tous les hasards des temps à venir ! La description de la migration dans « Dorothea » de Schiller est à peine une faible esquisse en face de cet exode d'un million de gens du côté français et d'un million du côté allemand. Car à ce même moment, se déroulait le même drame douloureux du côté allemand. Deux peuples se fuyaient et faisaient le vide pour laisser s'installer la haine et la mort ! La guerre, c'est le monde converti en enfer. Montés en auto ouvert, le maire, le curé et l'instituteur, notre chauffeur avec son fils, nous descendîmes le Kirchberg à travers la rangée des maisons vides. Nous vîmes les soldats couper les fils téléphoniques, arracher les rails, et creuser des trous pour installer leurs mitrailleuses et miner le pont du chemin de fer.

Sur le pont de la Sarre, près de la maison Krauser Jean-Pierre, nous faillîmes être les premières victimes de la guerre. Là également, des soldats arrachaient les pavés et creusaient pour miner le pont. Une sentinelle y était placée pour arrêter et contrôler tous les véhicules. Nous arrivons : la sentinelle fait signe et nous interpelle. L'auto ne ralentit pas ; la sentinelle visiblement étonnée nous interpelle de nouveau vivement et nous met la baïonnette devant le nez ; l'auto sautille, hésite et par-dessus les pavés, fonce sur la sentinelle, qui, fort heureusement avait sauté de côté sans tirer et sans percer ! Tous les assistants étaient pétrifiés, et nous aussi. Nous tournâmes le coin et commençons à douter sérieusement de la capacité de notre chauffeur qui nous avoua n'avoir plus conduit depuis 25 ans ! N'avait-il jamais conduit ? Une aventure semblable nous arriva plus tard à la barrière de Keskastel. Heureusement là aussi sans accident grave ! Du haut de la côte de Dieding, nous regardâmes une dernière fois notre cher Zetting, son église et sa tour, les ponts et les maisons vides, le cimetière est le presbytère abandonnés... *Viae Sion lugent ! Zetting ? Te reverrons-nous jamais ?*

Nous traversons Dieding, village mort, de mêmes Herbitzheim mort, Keskastel mort. Avant Keskastel, nous dépassâmes la tête du lugubre cortège. À Keskastel cependant, quelques rares conducteurs de bêtes gardaient leurs maisons et leurs bêtes. Comme c'était le soir je commandai 20 litres de lait à mes frais et les faisais cuire pour les enfants des Zetting et mes proches. Ce lait chaud fut accueilli avec reconnaissance ; car la fatigue commençait à se faire sentir. Après un quart d'heure d'arrêt nous reprîmes la marche vers Sarrunion. Notre auto en éclaircur prit de l'avance pour préparer l'accueil et les cantonnements.

Sarrunion

Nous arrivâmes à Sarrunion avant les gens de Zetting. Sur le carrefour, tout près de la place des deux boucs (Bockenheim) nous fûmes reçus par le « Comité de l'évacuation » qui nous indiqua la rue devant recevoir les gens de Zetting. C'était la moitié gauche de la rue vers Keskastel. Mr Scherrer, l'instituteur, y connaissait un co-mobilisé de septembre 1938. Nous pûmes y déposer nos ballots, et les femmes arrivants après nous recevaient un matelas pour se reposer.

Un membre du comité d'évacuation nous fit connaître l'itinéraire prévu pour la commune de Zetting : Sarrunion – Fénétrange – Mittersheim – Laudrefing (carrefour Nord) – Lindre haut– Dieuze – Mulcey – Harroucourt/Seille – Moyenvic – Arracourt – Einville – Crévic – Dombasle – Rosière aux salines – Safrais – Crévéchamps – Voinémont – Vézelize – (Dauville) – Laloef – Vandeléville – Vicherey, ... – Rainville jusqu'à Brainville (...). C'était bien établi sur le papier !!!

Il était environ 18h30. Des évacués erraient déjà partout dans Sarrunion. Mais alors arrivèrent le gros des cortèges de toutes les directions nordiques et le pauvre comité de l'évacuation qui voulait faire du bon travail fut largement débordé, inondé, totalement submergé. Les arrivants s'entremêlaient et s'inséraient pêle-mêle dans la foule déjà présente et cela toute la nuit, sans discontinuité jusqu'à 5 heures du matin.

A 23h, cherchant où étaient logés mes paroissiens je découvris au carrefour nos camionneurs avec les derniers malades. Les pauvres cherchaient vainement à les loger. C'était Mr Emile Jung. Le premier transport de malades avait encore trouvé place à l'hôpital de Sarrunion. Mais à cette heure çï, tout était bondé et assiégé : partout la même réponse « plus de place » !

Quelqu'un leur avait dit que l'hôpital de Wolfkirschen installé pour les soldats les recevrait. Ils me pressaient de les accompagner pour être accrédités plus sûrement.

Arrivés à Wolfkirschen, nous fumes déçus : pas de trace d'un hôpital ! Les camionneurs allèrent chercher. Après presque une heure arriva le maire et les malades furent couchés à l'école sur des matelas, de la paille et des couvertures ; à l'exception d'une seule personne, mourante celle-ci (Grosse Lissä). J'étais seul avec celle-ci au milieu de la rue (les autres cherchaient où la loger). Des personnes intriguées par une présence venaient voir et ... disparaissaient l'un après l'autre. Tout à coup arriva un officier supérieur logé chez le pasteur. Il réquisitionna une chambre dans l'hôtel voisin et fit porter la malade dans le lit. La « gentille » hôtesse s'y opposa de toutes ses forces ; rien n'y fit ; elle pleura de rage. Le lendemain de bonne heure, elle expédia la malade sur Sarrebourg ! Vae divitibus ! (Malheur aux riches)

L'horloge sonna 1h30 lorsque je sonnai au presbytère de Sarrunion. Le très accueillant doyen m'ouvrit la porte, mais toutes ses chambres étaient déjà occupées par des prêtres, il ne put m'offrir que le canapé au parloir.

De toute la nuit, je ne pouvais fermer les yeux. Au dehors, un indescriptible cohue-bohu et l'incessant vacarme des voitures et les cris des conducteurs et des vaches. Ils avaient tant de peine à se faufiler dans les coins et dans les rues. J'entends encore résonner à mes oreilles les cris des arrivants de Bliesebersingen (Blies Ebersing) : « Hott Scheck... Hott Hott... Hott, Hott, Hott ! Hott Scheck... Seppel, Schimmel... Hur, her Ja, Ja Do ennuss Alle je ! je ! Hott Hott, Schimmel, Scheck !!! »

Le lendemain !

Mauvaise humeur !

Nos évacués n'avaient pas dormi. Un très grand nombre logeait dans des granges, des échoppes, à la belle étoile ! Les bébés criaient et pour cause... les mamans manquaient de lait et de feu. Bien des larmes coulaient ! Nous étions sacrifiés pour la patrie !

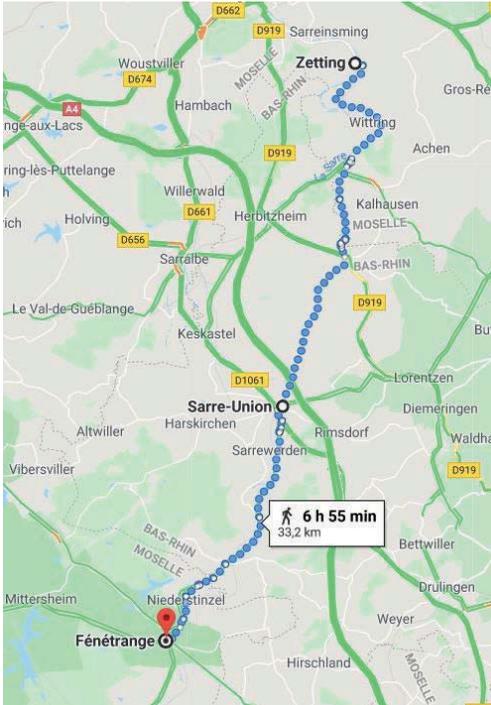
Cependant, le soleil tournait inexorablement. Je rencontrai par hasard dans la rue Mr le curé Wagner de Neunkirch. Il était abattu, pantelant, méconnaissable, lui qui 40 heures auparavant raillait tous ceux qui redoutait une guerre ! Errare Humanum Est !

Le gros bétail des villages arrivait en masse. La rumeur s'était répandue que les propriétaires seraient immédiatement indemnisés sur la place de la gare. Aussitôt, une masse immense de bêtes bloqua la place. En vain ! L'ordre vint qu'ils seraient payés plus en arrière de la frontière.

Peu à peu la place se vidait. Et la route de Fénétrange fut envahie sur toute sa longueur par le cortège apitoyant et sans fin des déracinés. J'apercevais sur la route une tache de sang, de pas à pas, provenant sûrement du pied blessé d'une bête ! Et cela de Sarrunion jusqu'aux approches de Fénétrange. Ce que la pauvre bête a dû souffrir !

Fénétrange.

Approximativement à cinq cents mètres avant Fénétrange, j'avais une vision digne des camps des Huns. A gauche et surtout à droite de la route campaient au large des champs et des prairies de très nombreuses familles avec leur voiture couverte de bâches. Les enfants couraient à leur guise, hommes et femmes trayaient leurs vaches, nourrissaient leurs bêtes, faisaient la cuisine. Mornes et résignés, ils regardaient passer leurs semblables moins débrouillards.



Tout à coup, un cultivateur de Fénétrange avec une grande voiture de regain s'est inséré dans le défilé. Son souci égoïste provoqua l'indignation des réfugiés et il fit bien de s'échapper à la première occasion. Fénétrange était envahi, et il arrivait toujours d'autres évacués. Tous cherchaient, non pas un lit, (personne n'y pensait) mais un toit. Or, dans ses errements, la foule dense arrivait au pensionnat en construction des Sœurs de la Providence. Tous les murs intérieurs étaient plâtrés. On avait déjà mis le plancher, les portes et les fenêtres. Les évacués espéraient s'y établir nombreux. Une sœur (je suppose qu'il s'agissait de la sœur Econome) leur permit d'occuper le couloir !!! Pendant ce temps, au carrefour du bourg, deux sœurs converses offraient aux assoiffés du sirop ! J'aurais voulu être présent quand quelques mois plus tard, les soldats ennemis ont envahi le pays !!!

Delà je suis allé au presbytère saluer Monsieur l'archiprêtre Obry, natif de Wiesviller. Son presbytère était vraiment rempli des personnes de sa famille. Aucun espoir d'hébergement, mais comme le souper était prêt, le bon archiprêtre, malgré ma vive résistance, me força littéralement à m'asseoir à la table. Inutile de dire que j'apprécie toute ma vie ce témoignage de grande confraternité !

Errant ensuite dans la rue, un camion guidé par monsieur Jung Emile s'arrêta à côté de moi. Toute la journée, lui et ses compagnons s'étaient occupés des malades, qu'ils

avaient transportés de Sarrunion et de Wolfkirschen à l'hôpital de Sarrebourg. Maintenant, samedi soir, ils s'apprêtaient à devancer la foule des évacués pour préparer pour leurs familles un hébergement convenable. Ils m'invitèrent instamment à monter et préparer des lieux pour les arrivants du lendemain. J'avertis mes proches et ceux que je rencontrais de suivre le lendemain matin par le train ; car ici les trains marchaient.

Moussey (Bataville)

Moussey ! et non pas « Mulcey ». Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Dans toutes les bouches, il n'y avait que le nom de Moussey (Moussey-Bataville).

C'était le samedi soir, 2 septembre ! Notre camion arriva à la nuit tombante. Le curé du lieu, Mr L'abbé Forthofer, que je connaissais du pays de Bitche (Stultzelbronn), hébergeant les membres de sa famille ne put me loger. J'eus toutefois l'assurance que le lendemain matin je pourrais dire la messe. Je trouvais une chambre ailleurs : au carrefour de Moussey Remoncourt !

Dimanche 3 septembre ! Après ma messe, je m'entendis avec le propriétaire pour pouvoir amener mes sœurs et ma nièce.

Pendant que j'attendais l'arrivée du train, j'entendais des détonations lointaines, assez nombreuses. La guerre serait-elle vraiment déclarée ? Nous étions privés de toute information ! J'appris plus tard que l'armée française par précaution avait fait sauter certaines installations gênantes.

A partir de midi arrivait hommes et bêtes, de Zetting et d'autres communes, harassés de fatigue. Retenues ou non, tous les coins libres furent occupés. Rien ne servit de se fâcher ou de réclamer.

Ce qui avait surtout fatigué et révolté, c'est que les militaires montant au front avaient chassé les évacués de la grand'route, et les avaient forcés de faire de grands détours par d'étroits chemins de campagne.

Lundi 4 septembre ! Il fallait vivre ! A notre départ, nous avons été prévenus qu'il fallait des vivres pour trois jours. Or les trois jours étaient révolus : les estomacs réclamaient.

Or aucun ravitaillement ne nous parvenait et nous ne savions à qui nous adresser. Cet état de chose stimula notre initiative. Une vache fut abattue et la viande enlevée en un clin d'œil. Ce même jour, on parlait à nouveau du paiement des bêtes. On attendait... On attendait... Puis nous fûmes communiqués l'avis que ce paiement s'effectuerait plus tard. C'était gai !

Bata : A un quart d'heure de Moussey se trouve l'usine de chaussure de Bata. Le bruit se rependit qu'on l'avait transformé en hôpital. De toute la contrée les parents des infirmes et des impotents crurent améliorer le sort de ces malheureux et les apportaient

à l'usine. Or qu'y avait-il ? Un grand couloir jonché de matelas. C'était tout ! Ni médecins, ni infirmières, ni médecine ! Donc absolument rien en dehors de personnes dévouées, inconstantes, et elles-mêmes réfugiées.

Cependant la consigne fut donnée de rester à Moussey jusqu'à nouvel ordre. Jusque quand ?? Personne ne le savait. Les gens goutaient un repos nécessaire et arrangeaient leur logement de fortune.

Départ de Moussey

Toute la frontière entre la Moselle et Meurthe et Moselle était couverte par la marée des évacués. En un clin d'œil, cette région ordinairement silencieuse et vide devait être débarrassée de cette soudaine invasion et rétablie dans son calme.

De fait ! Dans l'après-midi du mercredi 6 septembre l'ordre se rependit de s'apprêter à partir par le train. Chaque famille ramassait ses frusques et attendait.

En voiture ! Entre neuf et dix heures du soir arrivaient des autobus et des camions pour nous conduire à la gare d'Avricourt. Sur le quai, dans l'obscurité la plus complète (par peur des avions allemands) on avait toute peine pour distinguer les wagons à bestiaux dans lesquels il fallait monter. Dès qu'une lampe de poche ou une allumette luisait des gendarmes et des gardes nous rabrouaient grossièrement. Certains wagons étaient bondés et d'autres presque vides.

Gentillesse d'un « ami » (supposé tel) ! J'avais trouvé un wagon où il n'y avait que quelques personnes. J'y installais mon vélo et allais chercher mes deux sœurs et ma nièce et quelques amis pour les loger. En revenant, je trouvais mon vélo sur le quai. J'appris après coup que ledit « ami », absent pendant ma première investigation et revenu pendant mon éloignement, ayant entendu que le vélo appartenait à moi, empoigna furieusement mon vélo et le flanqua sur le quai de toute la force de ses bras (probablement pour voir si mon vélo était solide). J'étais prêtre ; je ne dis rien et cherchais ailleurs.

Peu à peu, tout le monde était logé. La police était devenue moins sévère pour l'éclairage à l'intérieur des wagons. Nous attendions... Nous attendions... Une demi-heure... Une heure ... sans partir.

Enfin arriva le convoi des malades et infirmes du fameux hôpital de Bata. Quand tout fut fourré dans le train : en une et deux heures la nuit, le train démarra.

Les wagons à bestiaux sans pailles où nous étions logés étaient encore mouillés des crottins et de l'urine des chevaux qu'on avait transportés au front. De prime abord, il nous répugnait de nous asseoir sur un tel plancher et surtout d'y étendre nos belles couvertures. J'entendais des dames, se détournant de ce parfum d'écurie, disant « Ah ! Là-dedans je n'y monterais pas ! ». Par l'obscurité, on avait peut-être voulu prévenir de

telles répugnances. Quand un bœuf ne veut pas entrer à l'abattoir, on lui bande les yeux !

Vaincus par la fatigue, nous nous étendîmes finalement. Tant pis pour les belles couvertures !

Bar-le-Duc.

Nous ignorons dans quelle direction le train nous conduit. Enfin le jour point. L'horizon s'éclaircit, nous entrons dans une gare, le train pour la 1ère fois s'arrête. Bar-le-Duc ! nous sommes à Bar-le-Duc ! 15 minutes d'arrêt. Tout le monde est content de sortir. Les curés de Wittring, de Dieding, de Siltzheim et de Zetting longent le train pour trouver leurs ouailles et voir ce qui se passe.

Triste découverte ! Notre convoi comporte une quarantaine de malades et d'infirmes fourrés dans des wagons spéciaux, sans médecins, sans infirmières, sans garde, avec du ravitaillement toutefois !

Certaines portières sont bouclées avec du fil de fer. Beaucoup de familles retrouvent leurs malades. Heureux ceux-là ! Mais les malades des communes étrangères restent abandonnés !

Le commandant de la gare, flanqué de 2 altiers gendarmes, apparu sur le quai. À ce moment des femmes sortirent d'un wagon à bestiaux avec un crétin mongolien à la taille d'un enfant de 4 à 5 ans dont quelques-uns dire qu'il eut 15 ans et qu'il fut de Keskastel. D'autres nièrent ! À Avricourt les policiers l'avaient fourré dans ce wagon sans plus ! Ces femmes complètement étrangères à ce crétin voulaient s'en débarrasser honnêtement et à juste titre. Je priais le commandant de la garde de le faire transporter dans un hôpital de Bar-le-Duc ! Voici ce qu'il répondit : « que ces femmes le gardent ! Elles n'ont qu'à le nourrir de lait ! ». S'adressant aux gendarmes ils ajoutent : « ces gens-là veulent seulement se débarrasser des malheureux ! Ils sont tous comme ça, ceux qui viennent de là-bas ! »

Cette dure parole blessa profondément notre cœur ! Nous, les sacrifiés pour la patrie, nous portions tout notre avoir sur le dos ! Nous avons été dans l'impossibilité de trouver une goutte de lait dans tout le convoi ! Le conducteur de la locomotive donna le signal du départ, on s'engouffrait dans les voitures et le train se remit en marche ! Bar-le-Duc : mauvais souvenir !

Vitry-le-François

À travers la Champagne les gens du pays regardaient tristement passer notre long convoi de femmes, d'enfants, de vieillards. Ils songeaient sûrement à leurs proches qui, avec nos proches, occupaient nos habitations évacuées ! Pensaient-ils, peut-être : « maintenant les réfugiés, bientôt les soldats ennemis ». Enfin, Vitry-le-François ! Nous

y apercevons d'autres trains de réfugiés ; Et parmi eux les réfugiés d'Etting qui nous avaient côtoyés à Mousse, par Réchicourt en Moselle.

J'y vis sur le quai adverse les membres de ma famille que je ne pus saluer que de la main. L'arrêt pouvait durer 10 minutes comme aussi bien 1 minute. Deux souvenir de Vitry-le-François ! Monsieur le curé doyen de Vitry vint sur le quai nous exprimer sa compassion avec notre malheur et nous encourager par son amitié. Cette rencontre, si idéale et noble fut elle, me fit sentir que, pour les miséreux, le secours matériel prime tout ! Autre fait : une femme croyant son heure venue désirait être admise à la maternité de la ville. Dans ce but, nous la vîmes se rendre chez le chef de gare. Elle avançait péniblement sur le quai en spectacle à tous les yeux. Le chef de gare provoqua-t-il une consultation du médecin ? Je ne le sais ! Mais ce que je sais : c'est qu'elle revint à son compartiment et arriva saine et sauve en Charente dans son logement !

Vae praegmantibus in illis di ebus!

Autour de Paris

Le train continua par Cézanne-Meaux-Raincy-Rosnys les Roses. On savait qu'on était près de Paris ; tout le monde, surtout les enfants, s'efforçait de voir la tour Eiffel, mais Paris et sa tour restaient cachés à nos yeux.

Avant ou après Stains (je ne sais plus exactement) le train s'arrêtait pendant une demi-heure. Et, heureuse chance, sur le quai, une vingtaine de femmes sous le patronage d'une vénérable madone, avaient aménagé un service pour les bébés des réfugiés : tables dressées, dessus de l'eau chaude et froide dans des bassines, des serviettes et des chemisettes. Les dames elles-mêmes lavaient et baignaient les petits ; les mamans assistaient et le sourire sur les lèvres accueillaient avec reconnaissance l'aimable bambino. Si j'ai bonne mémoire le nom de cette localité de 400 habitants était Montmousset.

À la Garenne un nouvel arrêt qui durait à peu près 1h. Puis sous le brillant soleil de la fin de l'après-midi le trajet à travers le magnifique paysage à l'ouest de Paris en passant 2 fois la Seine vers Saint-Cloud et Blois. A Blois nous reçûmes le premier ravitaillement sous forme de tartines distribuées par des scouts. Quelques privilégiés reçurent encore du jus.

Durant la nuit, à un moment donné, le train prit une telle vitesse que, couchés sur le sol du wagon, nous étions littéralement roulés en tous sens par les tiraillements violemment saccadés du wagon. Un bon vieillard fatigué sans doute par le voyage dit tout à coup : « Allez donc dire au conducteur de ralentir ; il va nous arriver malheur ! »

Dans la matinée on arrive à Poitiers, puis à Ruffec et enfin à Angoulême. C'est la Charente !

Après Ruffec déjà nos campagnards avaient dévisagé la contrée et, remarquant les nombreuses haies au milieu des champs et les nombreuses fermes dispersées, se dirent : » ce pays semble pauvre ! »

Tragi-Comique

Y'avez-vous pensé ? Vous rirez ! Et cependant c'est très sérieux ! Nous étions donc logés dans des wagons à bestiaux. En dépit du désagrément nous découvrîmes bientôt l'avantage qu'il y avait de pouvoir s'étendre tout du long. Mais ! Mais ! Il y avait un grand inconvénient ! Les lois de la nature ne s'occupaient points de la guerre ni des wagons à bestiaux. Les fonctions viscérales continuaient inexorablement leur travail. Après quelques heures de trajet la pression de la vessie et de l'intestin se faisait sinistrement sentir. Si encore on avait été seul avec sa famille ! Peut-être un certain vase aurait tiré d'affaire les pauvres angoissées ! Rien n'y fit. Nécessité ne connaît point de loi !

Aussitôt le train stoppé, ce fut dans la libre nature, comme une volée immense d'une foule de perdrix effarouchée. Les hommes arrosèrent les roues des wagons ; d'autres plus singe escaladaient les cabines des freineurs de train et, contre vents et marées, faisaient feu sur ce misérable monde en guerre ! Pendant ce temps les communs de la volée cherchaient un fossé, un talus, un buisson, enfin quelque chose où se tapir. Vous eussiez dit une armée d'artilleurs d'Anvers, qui, au signal trop pressé de la locomotive, surgirent et se muèrent subitement en fantassins agiles prenant d'assaut le train !

Seules quelques grand'mères, plus pudiques que la troupe des jeunes, accourraient de plus loin en trotinant de leur mieux, appelant et gesticulant. Mais là locomotive n'a pas de cœur ! Le train leur parti sous le nez ! Je les vois encore, les pauvrettes, en habits simples, la carte d'identité pendue au cou, gesticulant, appelant et tendant les bras vers le train. Les pauvres désespérées étaient vraiment malheureuses : sans avoir, dans un monde inconnu, isolées de la communauté des réfugiés, ne sachant que faire ni où aller, ne parlant point le français ! Heureusement le chef de gare avait du cœur. IL les mit dans un express, qui nous dépassa, et à la station suivante, tout heureuses, elles attendaient l'arrivée de notre convoi. Ende Gut ! Alles gut !

Angoulême

Midi sonna et nous arrivâmes à la gare d'Angoulême. Nous étions au vendredi 8 septembre. Donc 8 jours de la pire vie de « bohémiens » ! Nous longeons le train. Une malade est décédée et a été débarquée entre Poitiers et Ruffec. Les autres ont survécu malgré leurs conditions affreuses ! Je vis, dans un compartiment seul, une vieille femme ne portant que la chemise, manger de la paille ! Elle avait arraché l'étoffe du banc et sali tout le compartiment. Pour la 1ère fois, à Angoulême, se montra la Croix-Rouge et visita les malades.

Mr Scherer et moi montâmes au bureau de la direction SNCF pour lui donner le nom de nos communes et savoir, si possible, où l'on nous dirigeait ? Un haut employé nous dit : vous êtes le 20ème convoi qui nous arrive. Le dernier a été dirigé vers l'ouest, l'avant dernier vers le sud, vous irez vers l'est ! Donc vers l'est ! En regagnant notre train nous eûmes l'honneur d'être brièvement interviewé par des journalistes. À ce moment je remarquai sur la voie adverse le train des gens d'Etting, qui nous avait précédé de quelques minutes. Eux aussi iront vers l'est. Il fallut débarrasser la gare pour d'autres convois. Le train se remit lentement en marche. Vers quelle station ! Personne ne le savait. À Ruelle il s'arrêta ; puis après quelque manœuvre il s'immobilisa. La locomotive fu détachés et s'éloigna. Nous voilà planté sur une voie de réserve. Sommes-nous abandonnés ! Non ! C'est à ce moment-là que les communes qui devaient nous recevoir ont été averties de notre arrivée imminente !



Chasseneuil

Après 1 heure d'attente la locomotive revint et le train avançait précautionneusement vers l'est. Chaque famille avait bouclé son Saint-Frusquin et guettait le moment de notre arrivée. Nous examinions les cultures, les localités (entre autres : La Rochefoucauld) et les noms des gares : comme des oiseaux en cages ! Le train s'arrêta ! Une assez grande gare : « Chasseneuil » 5 heure de l'après-midi ! Terminus ! Tout le monde descend ! Chaque famille traîne son fourbi vers la sortie de la gare. Nous apprenons aussi tôt que Chasseneuil n'est pas pour nous ; alors qu'on se croyait « arrivés ».

1600 personnes avec bagages ! Et pour nous recevoir 2 camions sur la place de la gare ! C'était désespérant ! Et point de représentant légal de notre côté. Notre maire était en Haute-Marne, avec sa famille ; Et notre greffier Scherer était allé se louer une chambre dans un hôtel. Une moitié de notre troupe devait aller à Cherves Chatelars et l'autre

devait être dirigée sur Les Pins et Saint-Mary. Chaque commune disposait d'un camion pour le transport : 6 à 8 kilomètres.

Deux hommes, très embarrassés, se tenaient près de la barrière de la gare. C'était l'adjoint de Cherves Chatelars dont le maire était infirme et le maire de la commune Les Pins. Je surpris leur conversation ! « Que faire ? que faire ? Comment va-t-on faire ? Comment fais-tu ? Et toi ! Tout ce monde ! Il nous est impossible de les loger ! Il y a à peine une heure qu'on nous a téléphoné ! Rien n'est prévu ! »

Les plus gaillards occupaient les camions ! Force réclamations, disputes et mécontentement de gens déracinés, errant le monde, ballottés et trimballés depuis 8 jours. Et ne pas être accueilli ! Ils se croyaient arrivés et encore pas de repos, pas de demeure. Quoi d'étonnant qu'ils furent mal lunés, ces faibles, dont les maris et les fils risquaient leur vie pour le salut de ceux de l'Intérieur !

Descendu sur la place publique (une prairie), de Cherves Chatelars, j'allais voir le curé du lieu, évidemment dans le but de trouver un logement pour moi et pour mes sœurs et ma nièce. Ouvrant la porte du presbytère, je me trouvais à la cuisine aux murs et plafonds noircis par la fumée de la cheminée. A la solive pendaient le lard et le jambon fumé ainsi que les indispensables ustensiles d'une primitive cuisine. Au milieu de la cuisine, une vieille servante vêtue de noir du pied à la tête. De la chambre voisine arriva monsieur le curé, un homme d'une soixantaine d'années accompagné d'une ribambelle de chiens de toutes tailles, un de ces hommes qui sont tout cœur. Il était bon pour les bêtes et il était aussi pour les hommes. Il recueillait des chiens et des chats errants ; et il nous reçut très aimablement et mit ses chambres et ses lits à notre disposition. En homme charitable, il parcourait le village pour mendier de la paille pour les réfugiés et en joncher l'église pour y recevoir les tard arrivés. De tels exemples de charité nous convainquent que cette vertu est toute puissante sur le cœur des hommes !

Les derniers arrivaient à Cherves Chatelars vers onze heures du soir. Un autobus s'était joint au camion pour le transport !

Le samedi matin

Personne n'avait dormi ! Première question : ravitaillement ! À cinq heures du matin (impossible de célébrer la messe) les curés de Wittring, Dieding et Zetting se coalisèrent pour servir un bon café. Pour être fixé sur le nombre des intéressés nous organisons un recensement. Il y avait 750 réfugiés dans ce village à Cherves Chatelars qui ne comptait que 500 habitants. Des volontaires cherchaient des chaudières et de l'eau et du bois. Des femmes se présentèrent pour faire du bon café ! Les curés mettaient leur argent ensemble pour acheter personnellement, chez l'épicier : tout le café et le sucre qu'ils avaient, chez le boulanger : tout le pain qu'ils avaient. Quant au lait ? Ce pays ne fait que de l'élevage. Avec peine on découvrait quelques litres pour les bébés.

Ce déjeuner bien chaud, parfumé, sucré, gratuit et de propre fabrication ranimait tous les courages ! On se sentait moins nomade et au moins élémentairement sédentaire. Après le déjeuner sur la prairie il fallut songer au dîner. Dans ce but quelques hommes, qui se sentaient une veine de commerçants, s'offrirent pour acheter une bête de taille et un sac de fèves (Les pommes de terre sont rares dans ce pays). Ils allèrent conclure le marché quand la sous-préfecture nous téléphona : n'achetez rien, le gouvernement vous ravitaillera ! Résultat : au lieu d'avoir notre succulent dîner l'après-midi du samedi, nous dûmes jeuner jusqu'au dimanche soir. Alors le gouvernement nous ravitaillera !

Dans l'entretemps, les sans-abris furent pour s'abriter. Heureusement, le bon soleil qui nous avait chauffé pendant notre migration, nous chauffait encore pendant le pénible travail de notre installation et favorisait ainsi nos pénibles efforts.

Les gendarmes ! Ce même samedi matin vers neuf heures arrivèrent trois gendarmes. Ils se postèrent en triangle autour de nos gens. Tout d'abord, personne n'y prête attention, mais à la longue nous soupçonnions de méchantes suppositions ! Les pauvrets ! Avaient été appelés au secours par un maire dénué de jugeote ! Après un long temps, l'un des curés indignés leur dit « messieurs ! Au lieu de nous garder vous feriez mieux de nous prouver un abri ! »

Un quart d'heure après j'entendis l'un des gendarmes dire aux deux autres « je me trouve bête de surveiller des femmes et des enfants ! » Et bientôt après il faisait venir des camions pour transporter un certain nombre de familles dans les écarts de la commune (dans ce pays on appelle écart une ferme ou un groupe de maisons éloigné de la commune !)

NB : Une mince excuse pour le maire en question ! Il faut savoir que trois ans auparavant il y avait dans ces parages un camp d'espagnols réfugiés en France à la fin de la guerre civile. C'était un ramassis de gens qui volaient et qui pillaient les pays alentours. Sur les deux premiers jours en Charente on pourrait écrire tout un livre !



Les Pins (Saint-Mary)

Dimanche, l'après-midi, l'archiprêtre Barthel de Sarreguemines, arrivé la veille à Chasseneuil, vint à Cherves Chatelars pour m'envoyer à Les Pins de l'autre côté de Chasseneuil, à peu près à 12 ou 15 kilomètres de Cherves Chatelars. Les gens des différentes communes s'étaient entremêlés dans le train et surtout à la gare de Chasseneuil. C'est ainsi que des habitants de Zetting se trouvaient à Cherves Chatelars (plus tard à Léznac Durand) et d'autres à Les Pins ou même quelques-uns sur la commune de « Saint Mary ». Un curé au moins devait y aller : c'était moi !

Les conditions de logement des évacués étaient affreuses. Les malades de notre convoi (hôpital Bata) avaient été déchargés au château Saint-Mary, non pas à l'intérieur du château, réservé aux blessés de la guerre, mais dans un grand garage au sol bétonné. Ils étaient une vingtaine. Quatre ou cinq avec des matelas, les autres avec une bonne couche d'herbes sèches qui sentaient le marais. Tous gisaient à terre. Comme meuble, un seul banc. J'y trouvais de l'autre côté du château dans les box d'une écurie, par terre sur de la paille, solitaire, le chapelet en main, un vieillard de 90 ans, de Gros-Réderching. La châtelaine, dont le mari était à Paris comme commandant, et qui, dans sa conception féminine des choses, cru faire œuvre patriotique en réservant les chambres de son château pour les soldats blessés, ainsi que son grand tas de paille devant le château et un grand tas de couvertures à l'intérieur, se montrait cependant très empressée et très dévouée pour donner à manger aux pauvres malades ; dont plusieurs mourraient faute de soins car il n'y avait ni médecin, ni infirmière, ni ravitaillement d'aucune sorte les trois premiers jours. Une de nos réfugiés, entièrement volontaire, Mademoiselle Eugénie Hermann de Kalhausen, restant près de son père, montrait un dévouement à toute épreuve pour tous les malades. Elle ne reculait devant aucune saleté. Et pourtant elle n'était pas « infirmière ».

Le vendredi soir on avait fourré les réfugiés dans tous les réduits possibles non seulement au chef-lieu communal mais encore dans les « écarts » jusqu' à trois ou quatre kilomètres du centre. Les réfugiés étaient arrivés à l'improviste, et trop nombreux, et trop malheureux ! Au chef-lieu communal Les Pins 200 habitants), il n'y avait une salle des fêtes jonchée de paille qui servait d'abri pendant cinq longues semaines à de nombreux réfugiés : hommes, femmes et enfants. Un bébé y a perdu un œil.

Quand la nuit un bébé se mettait à crier, tous les autres enfants braillaient de sympathie. Nulle part des lieux d'aisance. Quelle gêne quand il fallait sortir ! Et surtout la nuit, quand il y avait les deux premières semaines, un temps chaud et sec, la peur des serpents !

Avec mon vélo, souvent endommagé par les silex des chemins, je visitais ces pauvres gens. J'apparu à tous, mais surtout aux vieillards et aux malades qui ne savaient pas le

français, comme une planche de salut. Monsieur le curé... Monsieur le curé. Et les larmes coulaient ! Que de service je leur ai rendu et combien plus aurait-il fallu leur rendre ! Mais mes moyens étaient très limités.

Dans quel département sommes-nous, ou est la sous-préfecture, où est le téléphone ? (Il fallait la permission écrite du maire pour téléphoner). À Saint-Mary, le maire habitait à trois kilomètres de la cabine téléphonique ! Quel est le médecin le plus proche de l'hôpital habituel ? Les médecins de Chasseneuil étaient tous mobilisés à l'exception d'un seul qu'on appelait de tous les côtés. Aucun ravitaillement les premiers jours. Etc... etc...

Un beau jour, monsieur le curé de Dieding et moi rencontrèrent sur la route une vieille femme avec un petit paquet ! « Hé » appela le curé de Dieding « X... Y...où allez-vous donc ! » Elle répondit : « Hemm ! ». Ces évasions de vieille femme se répétaient assez souvent ! La fatigue et la misère leur ont fait perdre la tête !

La cause de cette pagaie

En temps de paix les autorités avaient élaboré un plan minutieux pour l'évacuation, la migration, et la réception en Charente. D'après ce plan, chaque commune évacuée de la Moselle avait sa commune réceptrice correspondante en Charente. Les deux premiers jours se sont à peu près déroulés comme prévu. Ensuite tout a été bouleversé. Par qui ? Je suppose une réclamation du commandement militaire car les évacués encombraient la route. Mais n'aurait-on pas pu prévoir cela ? le fait est que l'administration de Paris pris la décision de débarrasser l'est de la France des évacués au risque de faire un certain nombre de victimes. Aussi les malades et les vieillards répétaient à qui voulait l'entendre que le gouvernement semble agir selon le principe : « plus il y en a qui meurent et moins il y en aura à soigner ! ». Ces paroles étaient dures mais venait naturellement aux lèvres des victimes ! Heureusement encore que la SNCF était à la hauteur de sa tâche !

Une expérience émotionnelle

Les dix premiers jours de notre séjour en Charente j'ai été le témoin par excellence d'une dépression morale de toute une population. Je ne voyais que des mines moroses, sans jamais surprendre un rire sur le visage de nos évacués. Comme toute la maison est chagrine à la mort de la mère de famille, ainsi les évacués étaient déprimés à la pensée de la dépossession de tous leurs avoirs. Un arbre déraciné, empêche-le de dessécher ! Oh ! Que de fois j'avais envie de dire aux jeunes gens et aux jeunes filles : Chamaillez-vous ! Folâtrez ! Priez ! Mais non ! Ma parole aurait semblé un blasphème ! Oh ! Qu'elle est vraie la parole Péguy : Quand la jeunesse a froid, le reste de l'humanité claque des dents ».

La Charente telle que nous l'avons aperçu

- Le paysage ! En descendant de Poitiers vers Ruffec et Angoulême, nous sentions le département de notre réception. A voir les haies au milieu des champs et les vétustes écarts et fermes dispersés un peu partout, nous avons l'impression que c'était un pays plutôt pauvre. La moitié ouest du département est riche, mais à nous était échue la partie orientale qui se dépeuple de plus en plus. Les maisons et les champs abandonnés n'y sont pas rares.
- Les citernes ! Le sol rocailleux et poreux laisse passer les eaux de la pluie et les habitants sont obligés de recueillir l'eau des toits dans des citernes. Il faut se rappeler que c'est le pays de La Rochefoucauld ou la Tardoire se perd par sur une douzaine de kilomètres pour reparaître de nouveau.
- Les serpents ! Le sol susdit est favorable aux serpents. Aussi ils n'y sont pas rares. Cela impressionnait d'autant plus nos évacués, qu'en Moselle, terre limoneuse, les serpents sont très rares. En Charente, il y a des couleuvres, des vipères et d'autres serpent rouges ou verts dont j'ignore le nom. Nos femmes avaient peur quand elles allaient à la rivière (la Bonnière) pour laver leur linge, comme aussi quand elles devaient satisfaire leurs besoins à un endroit non fréquenté. Les habitants du pays nous racontaient qu'ils n'allaient jamais à la vigne ni au cimetière entre midi et quinze heures à cause des serpents qui se chauffent au soleil en hiver. Il arrive bien des fois qu'un serpent endormi engourdi dans un fagot se réveille à la chaleur de la cheminée et cherche à se sauver. Pour ramasser les fruits des arbres, les femmes s'armaient de fourches.
- Les communistes ! À la campagne presque tous les conseils municipaux se disaient communistes sans savoir ce que c'est que le communisme. Leur chef culturel était le maître d'école, greffiers et secrétaires du Parti communiste. Ces gens, indifférents à la religion, étaient des brebis sans berger. Leurs coryphées avaient le verbe haut et la critique acerbe ; mais je n'ai pas vu qu'ils aient aidé un tant soit peu les réfugiés. L'un d'entre eux dit au curé de Cherves Chatelars, au curé dénué de tout et tellement dévoué et secourable : « ce ne sont pas des messes qu'il faut à ces gens (les réfugiés) mais il faut les faire bouffer ! ». Et le curé de lui répondre : « Mais vous, donnez-leur à bouffer ! ». Je ne l'ai pas vu aider d'une manière quelconque ces gens-là. Un autre, maire de Saint-Mary, ayant visité des pauvres malades au château de Saint-Mary, me fit cette remarque cinglante : « Monsieur le curé, ces châains-là, ce sont des chrétiens ! ». J'étais assommé ; car sur les huit personnes (sur trois cents) qui fréquentaient les d'offices, trois ou quatre venaient du château. Mais le maire lui-même, qu'a-t-il fait pour les malheureux ? En tout cas, moi, je n'ai rien vu !
- Religion ! La pratique religieuse dans cette région étaient minimales. Certaines églises sont propres et nos lorrains étaient contents de pouvoir prier et d'aller s'asseoir dans ces églises toujours vides. Ils se sentaient dans la maison de leur Père céleste, le même que celui de Zetting ! Les gens du pays sont indifférents vis-à-vis

de la religion : « monsieur le curé, j'ai bonne croyance, mais je ne pratique pas ! » m'a dit un homme d'ailleurs très gentil et bon cœur ! Les haineux étaient des exceptions. A Les Pins cependant, on m'a dit que deux ou trois familles organisaient manifestement chaque Vendredi Saint un grand festin ! Et une brave personne m'a dit en outre qu'à la Fête-Dieu, les femmes dressaient un reposoir que leurs maris (ne fréquentant pas l'église) devaient veiller à cause de menaces de renversement ! Nous, réfugiés, pouvions aller librement autant de fois que nous voulions à l'église et y organiser nos offices, prier et chanter en notre langue.

- Les Charentais vis-à-vis des réfugiés ! Les charentais, surtout les plus pauvres, ont été très bons à notre égard. Ils nous ont donné volontiers de leur nécessaire. S'il y a eu tant de misère, c'était une faute d'organisation d'en haut. Nos réfugiés raisonnables se disaient les uns aux autres : « Si Zetting avait été inondée subitement de huit cents réfugiés, comment les aurions-nous logés ? ». Quant aux bourgeois, aux familles des hauts fonctionnaires où militaires, aux châtelains ou à leurs successeurs les « parvenus », nous n'en pouvons pas dire la même chose. Un curé Lorrain à vingt kilomètres de notre hébergement en Charente était du même avis et ajoutait : « Si les communistes brûlaient tous les châteaux, je ne pleurerais pas ! ». Or ce sont ces haut-huppés, qui, en temps de paix lors des manifestations patriotiques sont au premier rang et brillent de toutes sortes de déclarations.

Déridons-nous !

La première nuit au presbytère de Cherves Chatelars, j'allais m'endormir, fort heureux d'avoir un lit et de jouir du calme de la nuit, quand, peu à peu, je sentis des picotements comme des coups d'épingle, et toujours crescendo. En raison de la chaleur corporelle, ces picotements se multipliaient par progression arithmétique et bientôt géométrique. C'étaient les maths pratiques. En homme d'expérience et vieux guerrier de 1914-18, je fus rapidement fixé sur la nature de ces picotements. « Puces !! Des puces !! Ah la vieille connaissance ! Hé les saltimbanques ! Je vous attraperai ! ». Quand tout mon corps était en pâture à ces maudites bestioles, je soulevai subitement les couvertures et couru loin du lit à la fenêtre ouverte en secouant mon linge et en amadouant ces voraces « Allons les loustics !! Vous aimez bien sauter et danser ! Eh bien sautez ! Dansez ! Vive la liberté ! ». Vous dire qu'elles se laissaient mystifier serait trop affirmer ! J'avais oublié une chose, c'est que c'était des puces de presbytère, qui, par le contact habituel avec leur patron, connaissaient la littérature et même le latin. A toutes mes exhortations enthousiastes, loin de se laisser séduire, elles répondaient pratiquement : « Un tiens vaut mieux que deux tu auras ». Espérant quand même un certain succès, je retournai au lit. Pensez donc ! Cinq minutes après, ces furieuses bestioles recommençaient de plus belle. J'étais comme sur une fourmilière. Ces gaillards enragés par ma méchanceté, rattrapaient le temps perdu et me faisaient réciter sans cesse le proverbe latin « Hic Rhodus, hic salta (Voici Rhodes, c'est ici qu'il faut sauter).

Mr le curé de Dieding, l'abbé Huppert, hypersensible par nature, enviait ma chance de loger au presbytère. Je reçus subitement mon changement pour les Pins. Le curé de Dieding pris aussitôt ma place au presbytère. J'appris par la suite que le lendemain matin, il avait plié bagage et avait déguerpi ailleurs ! ... Et pourquoi ??? C'est que les puces sont restées. Et les curés ont été rattrapés !!!

Tous nos réfugiés se plaignaient des puces dans leurs logements. Cette plaie provenait du fait que les charentais ont l'habitude de cirer leur plancher et leur carrelage et de ne point les laver, ou très très rarement. Nos réfugiés eurent vite fait de laver ces sols infestés, et même à plusieurs reprises. Les ménagères charentaises leur en voulaient pour cette liberté, mais nos femmes redoutaient davantage les puces que leurs compagnes charentaises.

Et encore ... du Cocasse !

Après les premiers jours, quand nous étions géographiquement orientés, Mr Scherer et moi, curé, sommes allés à la préfecture d'Angoulême pour obtenir du secours. Arrivés à la préfecture, nous nous sommes adressés au bureau du « Service des Réfugiés » ! Là, il y avait un vieux Monsieur avec la Légion d'honneur et d'autres rubans, flanqué d'un ou de deux secrétaires. « Eh bien, d'où venez-vous ? » demanda-t-il.

- De la commune « Les Pins » !
- Où se trouve cette commune ?
- Dans les environs de Chasseneuil
- Chasseneuil, Chasseneuil ?? Et que voulez-vous ?
- Nous voulions exposer nos doléances concernant les malades et les mal-logés. »

Il nous arrêta.

- Monsieur, attendez ! Attendez ! La mise en ordre ne peut pas se faire en un jour !
- Mais les malades ?
- Attendez ! Je vous dis, attendez ! ».

Et voici le « cocasse » de l'affaire : sorti de chez ce monsieur, un garçon de bureau nous accoste « Eh bien, Messieurs, avez-vous obtenu quelque chose ? »

Nous : « Le Monsieur nous dit d'attendre »

Et lui : Frappez à cette porte à côté ! »

Là, il y avait une dame seule qui nous répondit : « Je m'occuperais de vous ! Demain ou après-demain, vous serez secourus. ». Elle tint parole ! Les malades et les vieillards furent transportés les uns vers Saint Front (à l'école libre), les autres à l'hôpital d'Aigres ! Vivent les femmes fonctionnaires !

Charente-Maritime !

Lors du départ de Moussez (Moselle), liberté était laissée aux familles disposant d'un attelage de poursuivre par leurs propres moyens l'itinéraire prévu jusqu'en Haute Marne. Une quinzaine de familles de Zetting en profita. Parmi ces familles se trouva le maire de Zetting, Mr Joseph Meyer. Arrivés à Einville, toutes ces familles, y compris les volontaires des autres communes furent invités à prendre logement chez les habitants de ce pays et à abandonner leurs bêtes et leurs voitures, en attendant de nouveaux ordres. Deux ou trois semaines plus tard, ordre fût donné de prendre le train à Lunéville où l'on avait préparé un nouveau convoi pour la Charente. Ils pensaient nous rejoindre lorsque leur train s'arrêta et qu'ils lurent l'affiche « Gare : La Rochelle ». Ceux qui avaient encore quelques notions de géographie se dirent « Nous sommes arrivés à la mer ». Alors quoi ? C'était bien simple : leur convoi était annoncé depuis quelques jours, leur logement était préparé et la soupe fumait sur le fourneau. Les autobus les attendaient à la sortie de la gare. Les gens de Zetting eurent comme commune d'accueil Croix-Chapeau ! Bliesschweyen : Saint Médart, Petit Tenquin : Saint Rogatien, Frauenberg : Font Patour, Bourgneuf, Salles-Sur-Mer, Etzling et Alsting : Châtelailon.

Lorsque notre maire, Mr Meyer Joseph eut appris, par je ne sais quel moyen, que nous étions si misérablement logés dans les environs de Chasseneuil, il fit sans tarder des démarches à la préfecture de La Rochelle en notre faveur. Les maires de Croix-Chapeau et de la Jarrie le secondèrent de leur mieux ainsi que sa propre fille, Catherine, institutrice qui lui servait d'interprète. Il fit si bien que notre translation de Charente en Charente-Maritime fut décidée ! La Charente devait être décongestionnée et la Charente-Maritime est un pays plus riche.

Le 12 octobre 1939, la préfecture de La Rochelle envoya des autobus à Les Pins (Saint Mary), à Cherves Chatelars et à Lézignac-Durand pour prendre tous les habitants de Zetting (Dieding) et les transférer les uns à La Jarrie d'Aunis et les autres à Thairé !

La Jarrie d'Aunis

La Jarrie d'Aunis, avec ses écarts de Grolleau, de Clavette et de Puyvineux est un chef-lieu de canton et une commune d'environ mille habitants, distante de 12 km de La Rochelle, de 10 km de Châtelailon et d'un km de Croix-Chapeau. Dans toute la contrée, on pratique l'agriculture ; et le commerce laitier avec l'Angleterre est florissant. Nous y fûmes très bien reçus : chaque famille avait un logement à part, avec des lits, ce qui fût très apprécié, surtout par les réfugiés qui avaient passé cinq semaines sur le sol couvert de paille. Et chaque famille pouvait faire sa propre popote, c'est également un grand bien.

Si je parle de logements et de lits, il faut toujours se souvenir de notre condition de « réfugiés ». Nous étions heureux avec peu ! Et puis, nous avons été attendus, dans une

commune de mille habitants, deux cent quarante réfugiés seulement. En outre, comme La Jarrie n'est qu'à 10 km de la mer, il y avait certains vacanciers modestes, disposant d'une voiture, qui, en temps de paix, occupaient un nombre de pièces, vides en temps de guerre.



La vie des Réfugiés

A part les privations inhérentes à notre condition de réfugiés et notre constant souci de nos proches au front, il faut dire que ce temps d'évacuation en Charente-Maritime fut pour la plupart un temps très acceptable. Le gouvernement nous avait laissé jouir de beaucoup de libertés. Nous pouvions parler sans gêne notre langue, prier et chanter comme nous voulions ; personne n'était forcé de chercher du travail ; évidemment, ceux qui en trouvaient augmentaient d'autant leur revenu. Chaque personne percevait au début 8 francs puis 10 puis 15 francs par jour. Nos enfants avaient leur école confessionnelle à part. Sans lopins de terre et sans bête aucune, il restait aux vieux et aux faibles qui constituaient notre monde d'évacués, plus de temps pour se promener qu'ils n'en avaient jamais eu à la maison. Pour ma part, j'avais le double du travail de Zetting. A côté de la pastoration des réfugiés de La Jarrie et de Croix-Chapeau, j'avais encore à remplacer les curés de ces deux localités qui avaient été mobilisés, ce qui me forçait à faire le double d'heures de catéchisme et à officier toujours dans les deux langues. Si bien qu'on nous traitât, nous n'étions toujours pas « chez nous ». Le « Chez-Nous » hantait jour et nuit notre esprit. Que de fois cherchions-nous la direction de notre Lorraine. Le soleil se couchait dans l'Atlantique ; notre pays était direction nord-est. Le poète allemand dit bien : « Was Heimat ist kann ich nicht sagen, du musst mein Herz, das arme fragen ! ». Avec l'arrivée du printemps, nos cultivateurs sentaient le sang fourmiller dans leurs veines. « Hemm !!! Hemm !!! Nix wie Hemm !! »

Pour la mi-mai, j'avais organisé un pèlerinage à Lourdes. Jamais pèlerinage ne fut plus à notre portée que celui-là : prix acceptable, temps disponible, nécessité de prier notre

Mère du Ciel pour tous les souffrants. Nous avions déjà les billets de chemin de fer en main, lorsque le 12 mai, les allemands déclenchèrent leur offensive.

Le retour à Zetting !!

On se souvient de la débâcle de l'armée française – du reflux des restes de l'armée – du déferlement sur la France des troupes allemandes – de l'armistice.

Alors, la question se posait : « A quand notre retour à Zetting ? ». C'est à Zetting qu'était la base de vie de tous les habitants. Et les curés voulaient retourner avec leurs paroissiens pour ne pas livrer tout démunis nos gens aux crocs nazis. Entre temps, certains cheminots et démobilisés arrivaient par voie de fortune (vélos, camions, chemin de fer, ...) chez leurs familles.

Début septembre 1940, des bruits de rapatriement des réfugiés se rependaient. Et quelques jours plus tard, nous reçûmes l'ordre de faire notre baluchon et de nous tenir prêts à partir. Trois fois nous étions à la gare de Grolleau, la première fois déjà installés dans les wagons, quand on nous dit que le commandement allemand avait besoin de la locomotive. Que faire ?? Se résigner et retourner avec nos bagages !! Nous fûmes convoqués une deuxième et une troisième fois. La quatrième fois, le Commandant allemand accorda une locomotive. C'était l'après-midi du 12 septembre. Sachant que Zetting n'avais aucune source de nourriture à nous offrir, nous emportâmes le plus possible de ravitaillement. Mais à côté du ravitaillement, nous emportâmes dans notre cœur le souvenir de tant de bienfait et de durables amitiés.

Vers 4 heures de l'après-midi du 12 septembre de l'année 1940, le train de retour se mit en branle. Avec l'avance du train disparu bientôt le pays de nos bienfaiteurs et l'une après l'autre défilèrent les stations : Surgères – Poitiers – Orléans – Auxerre -Troyes.

Le contrôle d'identité

Le matin du 13 septembre à 7 heures, nous atteignîmes Troyes. Un arrêt de deux heures. Ceux qui avaient de la famille dans cette ville pouvaient leur rendre une brève visite. Le Revoir, après une si longue et si dure séparation tranchait les cœurs les plus durs. Vers midi, nous arrivâmes à Saint Dizier. « Tout le monde doit descendre ! Laissez vos bagages dans le train ! Alles aussteigen ! Hinter den ersten hergehen ! ». Des casques et casquettes allemands nous prirent en charge. Une dizaine d'agents de la Gestapo s'étaient installés dans un grand couloir de la gare. L'un après l'autre, chaque adulte, homme et femme était passé au crible politique et recevait, ou non, un « Laissez-passer » pour la Lorraine. J'étais curieux de savoir si chaque nom était inscrit sur leur fichier. Eh bien ! Arrivé à mon tour, j'ai pu lire mon nom sur la fiche dans deux gros livres, plus gros que l'ordinaire Dictionnaire Larousse. Dans le premier, il y avait en ordre alphabétique le nom de la localité avec ses habitants et dans l'autre, dans le même ordre, le nom de chaque personne adulte de la Moselle. Cela représentait tout de même

un travail gigantesque accompli par le service d'espionnage allemand d'avant-guerre. Deux alsaciens s'étaient faufileés dans nos rangs. Sitôt leurs noms et leurs localités identifiés, j'entendis crier le chef de la Gestapo : « Verschwinden Sie sofort sonst werden sie verhafet ! ». Ils avaient déserté pendant la guerre 1914-18 et s'étaient battus contre les allemands. Et cela était marqué !!

Nancy et Metz

Après avoir été passés au crible par la Gestapo, nous roulions lentement vers Nancy. Le réseau du chemin de fer et tout le trafic n'étaient que du provisoire sur des destructions. Partout les ravages de la guerre, des ponts sautés refaits en hâte par du provisoire, partout des dégâts et des ruines. La gare de Nancy n'avait pas été épargnée. On nous y mit sur une voie de réserve pendant un bon moment ; ce qui nous permit de contacter certaines personnes du pays de Sarreguemines en condition à Nancy qui venaient quotidiennement de ce côté pour voir les convois de retour des compatriotes. Elles nous renseignaient sur un certain nombre de communes du pays de Sarreguemines. C'est ainsi que j'appris que les gens d'Etting étaient rentrés depuis trois jours.

Après avoir passé la Moselle sur un pont de fortune (qui huit jours après a craqué au passage d'un train), nous arrivâmes vers l'aube à Metz. Nancy avait déjà le goût du terroir, mais Metz était notre ville. Partout, des casquettes de service allemandes, partout, le parler « Hochdeutsch », mais partout aussi, les destructions et les dévastations des trous de bombes, des piliers pliés comme du papier, des vitres brisées, des portes et des toitures enfoncées. Enfin, les reliquats de la guerre...

Enfin ... Sarreguemines !

Hourra !!! Sarreguemines !!! Sarreguemines !! Hourra !!! Ce cri de joie retentit dans tout le train lorsque nous descendions d'Ippling vers Welferding. La gare de Sarreguemines ressemblait à un homme grièvement blessé qu'on a pansé et transporté à l'hôpital. Mais c'était Sarreguemines, avec ses églises, la Sarre et tous ses environs mutilés, mais reconnaissables.

Le train avait été mis à côté du quai d'entrée. Il paraît que les employés tergiversaient si l'on pouvait continuer jusqu'à Zetting ou descendre déjà à Sarreguemines. Un long arrêt donc ! ET nous nous posions la question : « Est-ce que nos nouveaux maîtres nous donnerons à manger ? ». Enfin, vers 7 heures, vint l'ordre d'aller au ravitaillement. Encadrés par des hommes en uniforme, nous traversons les rues désertes entre les maisons et les vitrines vides, les volets pendants, jusqu'au Pensionnat. Là, des dames empressées, volontaires d'un service officiel nous servaient un bol d'Ersatz-Café et un morceau de pain noir tartiné de marmelade. Cela valait la peine de tant nous faire marcher !

En retournant au train, nous examinons l'état de la ville, de ses quartiers, de ses monuments et de ses ponts et usines. Le dragon de l'Apocalypse aux dents d'airain et aux pattes lourdaudes et destructrices avait passé par là.

Dans le train, nous attendons ! Allons-nous partir vers Zetting ou rester à Sarreguemines. Longtemps, nous demeurons incertains. Une rumeur circule : « Zetting n'est pas prêt pour nous recevoir ! ». Tout à coup vient l'ordre : les bagages volumineux doivent être déchargés à Sarreguemines, les personnes avec les petits paquets continueront jusqu'à Zetting. Le Commandement militaire allemand mettra à notre disposition des camions qui transporteront les grands bagages à Zetting sur la place du Café de la gare. A chaque famille de les y chercher ! « Ainsi fût fait ». Et le train démarra « Direction Zetting ».

Enfin Zetting ... Zetting

C'est la dernière étape ! La plus douce ! Encore quelques minutes et nous y serons ! Tout le monde est debout, les paquets à la main ! Le train roule doucement. Quels heureux moments nous vivons ! Nous voyons défiler Rémelfing encore village mort, déchiré par la guerre ; nous regardons à droite et à gauche le familial cadre de la Sarre changé en vaste prairie de folles herbes. Le canal desséché et camouflé par deux rangées d'arbres pour avoir servi au déplacement des troupes, Sarreinsming, village mort, à part quelques cheminots et soldats libérés.

Gare Sarreinsming ! Le train s'arrête ! « Les rails ne sont pas encore posés jusqu'à Zetting. Terminus ! Terminus ! Tout le monde descend !! Il faut faire le reste du trajet à pied. ». On ne se le fait pas dire deux fois. Il est entre dix et onze heures du matin. Quel bonheur ! Quelle joie ! Ainsi devaient battre les cœurs et rayonner les yeux des juifs quand, après soixante-dix ans de captivité, ils rentrèrent à Jérusalem ! ».

En foule compacte, paquets en main, nous déambulons sur la route vers Zetting. En haut du Lettstuttenberg la jeunesse n'y tient plus, elle prend les devants, elle court en avant explorer les lieux, voir la maison « Das Hemm ! » et revient à la rencontre des parents relater les premières découvertes. L'émotion est à son comble ! Les larmes se mêlent aux sourires. A ce moment, les cloches se mettent à sonner à toute volée (tirées par des soldats libérés et rentrés). Les cœurs et les cloches battent à l'unisson. Nous vivons un événement unique ! Une heure inoubliable ! Les jeunes repartent au âs de course ; les aînés plus placides par âge, goûtent la belle sonnerie et regardent le village s'approcher.

Il est dix heures et demie du matin, le samedi 14 septembre 1940 ! L'année dernière, le vendredi premier septembre, entre quinze et dix-sept heures, nous étions tristement partis !!!

Un trait amusant

En entrant dans la chambre du presbytère, nous y vîmes une troupe de souris trotinant puis s'arrêtant comme pour nous demander, à moi curé et à mes sœurs, ce que nous voulions. Encore mes paquets en main, j'avançai vers elles. Devant ma grande figure, elles reculèrent, mais si peu ! S'arrêtant derechef comme pour me dire que c'était ici leur fief. A chaque pas s'arrêtant, se rebiffant ! D'un geste vigoureux, j'affirmai mon droit de possession et lentement elles disparurent sous le plancher non sans maugréer et me lancer un regard de protestation ! Il est vrai le proverbe : « Qui va à la chasse perd sa place ! ».

Qu'avons-nous trouvé ?

Avec plus ou moins de justesse, le tableau suivant s'appliquait à toutes les maisons !

Qu'avons-nous trouvé ? Le néant, le vide, la saleté ; des chiffons, des casses, une maison qui n'abrite plus. Toutes les portes sont ouvertes, tous les carreaux cassés, les meubles à 80 % pillés, cassés, souillés ; les plafonds abîmés par la pluie, les planchers ondulés, la cheminée enfoncée, etc... Toutes les serrures des portes enlevées, toute l'installation électrique, à part les câbles, arrachée, plus de compteur, plus de courant ; plus de linge, plus de combustible, fourneaux et poêles disparus ; sans hache, ni scie, ni marteau, ni brouette, ni lapin, ni chien, ni chat, sans lumière la nuit. C'était le Paradis maudit. Des ronces et des chardons et de folles herbes couvraient la surface de la terre. Le mur nord-est du presbytère était arraché et deux chambres avec leurs lits et leurs armoires déchiquetées par un ou plusieurs obus de plein fouet. Le jardin et la prairie étaient troués par de nombreux obus ; les arbres fruitiers cassés et criblés de blessures, le rucher pillé et dispersé. – Comme chaque famille était démunie de toute réserve, il était impossible de s'entre-aider. Pas de conserves, pas de confitures, aucune source d'alimentation. Plus de vaisselle, plus de tiroirs, enfin, le néant. Les allemands auraient pu très facilement nous laisser mourir de faim. A 25 km à la ronde, c'était le désert. Heureusement, ils ont fait leur possible pour nous nourrir. Evidemment, il fallait trouver et organiser le ravitaillement. La première semaine, des hommes et des jeunes gens allaient par vélo à l'arrière-pays de Sarrunion acheter quelques vivres. Pour les bébés, les gens cherchaient du lait à Siltzheim, où deux ou trois cultivateurs avaient réussi à ramener leurs vaches.

Et l'église ?

Evidemment, ma première visite était à l'église ! Le tabernacle et le coffre-fort de la sacristie étaient fermés, les clés perdues et personne ne pouvait ouvrir. Pendant cinq siècles, l'église avait traversé tant de guerres sans prendre de dommages ; mais cette fois-ci, elle était bien atteinte.

Heureusement, les vitraux d'art avaient été enlevés sur mon initiative du fond de la Charente et ses murs et piliers étaient solides. Le 28, 29 et 30 avril 1940, le Kirchberg avait subi le tir de l'artillerie allemande à cause d'une batterie volante française qui la harcelait. Un obus et des éclats avaient atteints l'église, endommagés le contrefort nord, renversé la couronne au-dessus du tabernacle et la statue de Saint Maurice ; endommagé les tuyaux d'orgue, ..

Les grandes baies des fenêtres du chœur étaient grandes ouvertes et exposaient l'église à toutes les influences des intempéries jusqu'à l'approche de Noël. Nous avions certaines fois 14 degrés de froid à l'église, et pas de chauffage !

La première messe à Zetting !

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. La pluie s'est mise à tomber la nuit ; le plafond dégoutait sur notre couchette sur le plancher. Portes et fenêtres ouvertes. Dès six heures du matin, j'étais sur le toit pour remettre les tuiles ou les remplacer. Vers neuf heures, je descendis pour la messe. J'avais apporté avec moi les vases sacrés, le vin de messe, les hosties et les cierges et j'avais envoyé quelqu'un à Etting (car les gens d'Etting étaient rentrés huit jours avant nous) pour chercher un ornement. Comme missel, je me servis d'un livre de chants, comme corporal et poche, d'un purificateur et je protégeai la sainte Hostie contre le vent en la couvrant de la patène. Nos vaillants chantres et chanteuses firent le reste sans orgue, bien entendu. D'ailleurs, nos deux bons organistes avaient été victimes de la guerre/ Mr Edouard Stern à la Rochefoucauld et Mr Edmond Hoffmann à Mers El Kébir. Ce fût une messe d'action de grâce, au nom de tous les revenus et de supplication pieuse pour tous les êtres chers qui n'avaient pas survécu à cette gigantesque épreuve !

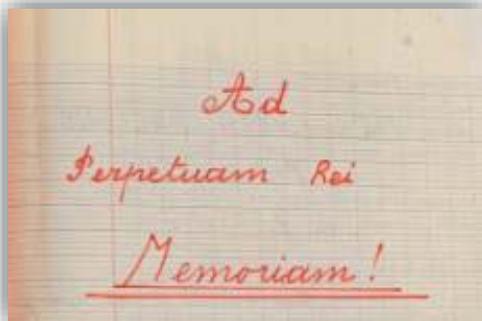
Comme allocution, je dis à nos gens fatigués et profondément découragés à la vue d'une misère sans fin, ces simples paroles d'encouragement :

« Mes chers Paroissiens ! Consolerez-vous ! Nous sommes arrivés au bas-fond de l'abîme de notre misère ! Désormais, tout changement sera en mieux !!! ».

Mon affirmation devait s'avérer ! Les semaines suivantes, les mines s'éclaircissaient et ... le sourire renaissait.

Etting, le 15 décembre 1971.

L'abbé DEMMERLE



Le cahier de l'Abbé Aloyse DEMMERLE à ses « anciens paroissiens » a été écrit en 1971, alors qu'il était à la retraite dans la commune d'Etting. Celui-ci a été retrouvé dans les archives du conseil de fabrique il y a quelque années. Ce livret reprend l'intégralité des écrits de l'abbé, afin que le souvenir de ce qui a été vécu par nos anciens il y a 80 ans, reste à jamais gravé dans nos mémoires.

